

FERRETTI, Lucia, *Entre voisins. La société paroissiale en milieu urbain : Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930.* Montréal, Boréal, 1992. 262 p.

Nicole Gagnon

Volume 46, Number 3, Winter 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305121ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305121ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gagnon, N. (1993). Review of [FERRETTI, Lucia, *Entre voisins. La société paroissiale en milieu urbain : Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930.* Montréal, Boréal, 1992. 262 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 46(3), 519–521. <https://doi.org/10.7202/305121ar>

FERRETTI, Lucia, *Entre voisins. La société paroissiale en milieu urbain: Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930*. Montréal, Boréal, 1992. 262 p.

Lors de sa tournée européenne de 1841, M<sup>gr</sup> Bourget fait la découverte d'une nouvelle communauté religieuse, dont l'esprit ultramontain rencontre exactement ses vœux: les Oblats de Marie-Immaculée, qui répondent aussitôt à son appel. En 1848, il leur confie le faubourg Québec comme territoire de mission. Les Oblats y érigent bientôt une «chapelle colossale», «l'une des plus belles églises de la ville». (Le lecteur non Montréalais n'aurait-il pas eu droit ici à une petite photo?) À compter de 1867, la mission oblate fait partie de la grande paroisse Sainte-Brigide, dont elle sera finalement détachée en 1900. Refoulée sur un espace exigu, mais très densément peuplé, Saint-

Pierre-Apôtre reste une des grosses paroisses de Montréal, où les Oblats ont déjà organisé une catholicité modèle, dont la vie associative sera florissante jusqu'aux environs de la Première Guerre. Les paroissiens à la générosité naguère intarissable en viennent alors à rechigner contre la religion d'argent et délaissent les congrégations ou confréries pieuses; les œuvres sociales s'organisent sur une base plus centralisée: «la paroisse [...] apparaît de moins en moins [...] comme une institution adaptée au nouveau déploiement de la ville.»

Encore en 1870, le faubourg Québec «se développe quasi en vase clos» et garde «l'allure d'un [gros] village». Il est urbain par la taille, la densité et la mobilité de la population. Mais on y réside parce qu'on y travaille, lorsqu'on ne peut pas se permettre l'inverse, et le magasinage au centre ne fait pas encore partie de la vie. Avant l'avènement des «petits chars» d'ailleurs — 1892, Ferretti oublie de nous le rappeler — presque tout Montréal aurait-il été autre chose qu'une agglomération de quartiers plus ou moins autosuffisants? Le principal mérite des Oblats serait d'avoir su maintenir la vitalité du village urbain durant la période de transition (1870-1914), alors que l'amorce d'intégration du faubourg à l'espace métropolitain vidait progressivement Saint-Pierre de ses notables, à savoir, de ses payeurs d'église et dignitaires de congrégations paroissiales.

Tout en insistant sur l'intensité des relations sociales à l'échelle locale, Ferretti gratifie les Oblats de pratiques innovatrices et entend faire des associations de paroisse «le moteur et l'instrument d'une vie sociale en prise réelle et large sur un milieu urbain en mutation». C'est ce qu'elle présente comme son «hypothèse», selon la fâcheuse terminologie en usage chez les historiens. Or ce diagnostic *a priori* n'est que chichement étayé par les faits. On n'a guère de difficulté à admettre que la «parole oblate [...], mâchée [...] affirmative et imagée» ait pu rejoindre ce milieu populaire; et, à l'évidence, les bons pères ont su encadrer leur monde et se gagner l'affection des paroissiens. Toute teintée de magnificence ultramontaine, leur pastorale n'en apparaît pas moins axée sur le développement de l'esprit de clocher. Quant aux «promesses d'intégration à la ville», l'historien [sic] les impute gratuitement aux «Bourragans» qui adhèrent massivement aux associations mises sur pied ou encouragées par leurs pasteurs. La portée de ces associations — cotisantes — deviendrait d'ailleurs bientôt l'inverse: quand on cherche à s'intégrer à la ville, on garde son trente sous pour les petits chars et le Ouimetoscope.

L'avantage avec les historiens, c'est que leur souci d'enfoncer les (pseudo) lieux communs pour dire neuf ne les dispense pas de nous fournir des faits le plus solides possible. Le lecteur n'a alors qu'à tasser ces vues de l'esprit sans lesquelles les compulseurs d'archives n'auraient sans doute pas le cœur de se mettre au travail et qu'ils se croient tenus de maintenir accrochées aux clous du donné historique. Qui s'intéresse aux processus d'urbanisation ou au catholicisme de jadis trouvera dans l'ouvrage de Ferretti quantité de précieuses informations à ruminer, notamment sur les changements dans la composition de la population ou sur le financement des œuvres paroissiales.

Les tableaux ne sont pas toujours limpides et même le lecteur montréalais aurait apprécié que la photo de la rue de la Visitation en 1895 soit reproduite en plus de commentée. Mes plus grosses réticences formulées, je n'ai pas été tentée de juger immérités les trois prix décernés à cette thèse.

*Département de sociologie  
Université Laval*

NICOLE GAGNON